

Nicolas Fargues

Le Roman de l'été

**NICOLAS
FARGUES**

P.O.L

Extrait de la publication

Le Roman de l'été

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE TOUR DU PROPRIÉTAIRE, roman, 2000

DEMAIN SI VOUS LE VOULEZ BIEN, roman, 2001

ONE MAN SHOW, roman, 2002

RADE TERMINUS, roman, 2004

J'ÉTAIS DERRIÈRE TOI, roman, 2006

BEAU RÔLE, roman, 2008

Nicolas Fargues

Le Roman de l'été

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-333-3
www.pol-editeur.fr

1

« C'est dingue, tout ce que les gens peuvent balancer à la mer », pensa John en déplorant aussitôt la banalité de sa remarque. N'empêche, à perte de vue, des carcasses de jerrycans, des sprays rouillés, de la gomme de pneu durcie comme du bois par le sel et autres fragments de filets jonchaient la plage en une frange déprimante, parallèle au rivage. Dans un soupir, il se baissa pour ramasser un flacon vide d'huile solaire en tentant de se représenter les visages de ceux, plaisanciers ou pêcheurs du coin, qui se débarrassaient de leurs petites saloperies par-dessus bord en toute impunité, parfaitement conscients de leur acte.

L'objet jeté au fond du sac fourni par la municipalité, John se pencha à nouveau et saisit une

vieille semelle de tong parmi les galets. Il avait bien changé. À l'époque, avant la vague écolo, à la fin des années 70 et jusque dans un bon milieu des années 80, lui-même larguait très spontanément papiers gras et mégots de Gauloises par la fenêtre de sa R12 sur les bas-côtés des départementales de la région. Et son père et sa mère avaient agi de la sorte pendant toute son enfance par la fenêtre de la Dauphine familiale sans que personne, alors, y trouvât à redire. Cela paraissait tout simplement normal. Tout comme, des décennies durant, cela avait paru tout à fait normal à tout le monde de fumer dans les lieux publics et de manger très pro-téiné.

Profitant de ces réflexions, il abandonna la semelle sur les galets en se disant que cette collecte organisée par le maire le rasait magistralement, qu'il crèverait de toute façon dans vingt ans maximum, que l'avenir de la planète lui était bien égal et qu'il avait surtout autre chose à foutre, par ce bel après-midi d'éclaircies, que de jouer au bon citoyen responsable au milieu de tous ces gens, qui s'adonnaient à la tâche avec une énergie et un enthousiasme non feints, eux. Les familles locales, qu'on reconnaissait à leur silence besogneux et à leurs mouvements économes d'habitues du rituel. Ce couple de Parisiens et leur petite fille, qui venait de faire retaper une grande étable à l'entrée du village, et qui profitait des vacances pour emménager.

D'un œil agacé, John notait chez eux toute la bonne volonté et l'empressement naïf de bobos en veine d'authenticité.

Il s'attarda sur la silhouette de la maman trentenaire, vêtue avec un relâché choisi : chignon flou, ourlet du jean remonté à mi-mollet, sandalettes ethniques. La ligne des épaules accusait un léger tassement. La finesse de la taille avait dû prendre un coup avec les années. Les fesses et le bassin s'étaient probablement élargis depuis l'accouchement. Mais les seins demeuraient volumineux sans encore pendre trop bas, les jambes et les chevilles fines et, surtout, malgré les toutes premières grisailles de l'âge, son visage paraissait bien aussi joli que dans son souvenir, la seule fois où il l'avait croisée d'assez près, à la caisse du Super U de Bourgville, début juin.

John se dit que si, au cours de sa vie, les femmes avaient pu deviner ce qu'il y avait réellement dans sa tête lorsqu'il les regardait, elles ne l'auraient probablement pas autant aimé. Comme elle n'avait pas de lunettes de soleil, la fille plissait les yeux dans la lumière, révélant des paupières plus lourdes et un front plus plissé que prévu. John en conçut un soulagement cruel. Il pensa que les stigmates disgracieux de son propre corps vieillissant, de celui de tout homme quinquagénaire normalement constitué, rebutteraient toujours moins une femme que l'inverse. Et que c'était très bien ainsi.

Alertée par l'œil insistant de John, la femme releva la tête. Ce qui lui fit baisser la sienne à lui, dans un mouvement malhabile et trop brusque. Rougissant, il regretta ce réflexe mesquin qu'il méprisait si souvent chez les autres. Cette façon d'ignorer quelqu'un, tout en voulant lui laisser croire qu'on ne l'a pas remarqué. Ridicule. Lui qui avait l'âge ou presque d'être le père de cette fille. « Ça, c'est bien mon côté Français balai dans le cul », diagnostiqua-t-il tout en reportant son attention sur un autre couple, d'Anglais celui-là, qui officiait un peu plus loin.

Il pensa qu'en matière d'hypocrisie, de toute façon, en France, on n'avait aucune leçon à recevoir des Anglo-Saxons. Mais qu'au moins, chez eux, c'était, comment dire, plus « assumé ». À peine moins âgés que John, l'homme et sa femme se prêtaient à la corvée de ramassage avec un dosage parfait de réserve (pour éviter une promiscuité excessive avec des autochtones dont ils n'avaient que faire de l'amitié), et d'une ardeur suffisante pour donner à tout le village le sentiment qu'ils cherchaient à s'intégrer. Et, par là même, éveiller chez ces gens suffisamment de sympathie pour se faire pardonner d'avoir acquis sans effort la propriété la plus convoitée de Vatenville grâce à un agent immobilier spécialisé dans la recherche de manoirs normands pour des clients exclusivement originaires d'outre-Manche. Lesquels, avec leur pouvoir

d'achat deux fois supérieur à celui de Français de catégories socioprofessionnelles comparables, renvoyaient ainsi de la France l'image pénible d'un pays déclassé, et des Français d'un peuple soumis à la loi du plus fort.

« C'est bien les Brits, ça », s'amusait John en détaillant avec une certaine admiration leurs polos neufs en coton piqué, parfaitement tendus dans leurs bermudas, leurs coupes de cheveux imperturbables et leur hâle vermeil mais uni. « Parvenir à leurs fins sans faire de vagues, calmement. Sans petit esprit de connivence, sans compromission d'aucune sorte, avec le sourire et l'humour en prime. Mais intimement convaincus de leur supériorité sur le reste du monde. Exactement comme les Américains. »

Désormais, chaque fois qu'il croisait des Anglais ou des Américains quelque part, il pensait à son père avec un douloureux sentiment d'impuissance. La décontraction noble de Larry, son rire sonore et clair, cette manière si vivante et si spontanée de s'imposer dans l'espace dont il avait lui-même hérité. Enfant, John n'était jamais vraiment parvenu à assimiler son image à cette France, où il avait pourtant choisi de s'installer définitivement, en famille, à l'âge de trente ans. Dépassant d'une tête les gabarits parisiens de l'époque, sa carrure, sa blondeur, ses dents nettes, son accent, ses mouvements de mâchoire, sa façon de marcher, de se tenir

à table, au volant, au zinc du bistrot, même sa façon de porter le béret (le simple fait qu'il portât un béret, d'ailleurs) : tout dans son apparence en faisait un père différent de tous les pères de ses camarades de classe.

Et, aujourd'hui, presque trois années après sa mort, et plus de quarante-cinq de rapports orageux auxquels son propre mariage, puis le fait d'être devenu père à son tour, n'avaient rien changé, John regrettait de les avoir négligées, ces petites différences. Un père égoïste reste un père égoïste, d'où qu'il vienne. Mais un père égoïste américain, avec son ventre plat, ses vêtements bien coupés, ses compétences sportives et son sens de l'organisation, il lui fallait quand même reconnaître que c'était plus marrant et plus sexy que son équivalent français, torse creux, hygiène douteuse et gestes malhabiles. À présent, toutes ces années passées à ruminer de la rancœur à son égard paraissaient à John tout autant inutiles qu'irratrapables. « De quel droit a-t-on pu lui reprocher à ce point, maman, Beth et moi, de chercher à satisfaire *d'abord* son désir d'accomplissement personnel ? Le succès, la reconnaissance, coucher avec de belles femmes, voyager : c'est bien ce qu'on recherche tous, non ? Moi, à sa place, j'aurais fait exactement la même chose. Bravo, papa. »

Au large, se rappelant au bon souvenir de tout le monde entre deux bancs véloces de nuages, le

soleil irradiia en quelques secondes une grosse parcelle d'océan, dévoilant, comme sous une colossale couverture qu'une main céleste aurait tirée, une onde d'un vert émeraude insolite, laquelle fit aussitôt naître dans l'esprit de John un désir intense mais imprécis. Les yeux fixés sur l'horizon, son sac pendant au bout de son bras, il demeura immobile une bonne minute, cherchant dans sa tête les mots justes pour exprimer cette sensation mêlée de liberté et de nostalgie que ces contrastes lui inspiraient.

Sa rêverie prit fin avec l'arrivée de Jean-Luc Agostini, maire de Vatenville et député UMP de la sixième circonscription de la Manche. Le politique avait hélé John et s'avancait vers lui à la tête d'un petit groupe comprenant, respectivement, sa seconde épouse, leur fils de onze ans, ainsi que deux hommes, dont un type que John savait s'occuper d'écologie à l'usine de retraitement des déchets nucléaires de Valanches.

Jean, baskets, t-shirt blanc imprimé *LAPD* et Ray-Ban *aviator*, Agostini brandissait son sac blanc de ramassage des déchets avec une détermination qui disait à tous ses concitoyens présents : « Non, je ne suis pas venu pour la galerie. Oui, je suis là en tant que simple riverain soucieux de son environnement. » Un effort aussitôt démenti par sa femme qui, pour sa part, n'avait aucun scrupule à afficher son peu d'enthousiasme pour cette opé-

ration de séduction. Son jogging rose pâle à bandes blanches et son imposante paire de lunettes Dolce & Gabbana à logo diamanté qu'elle avait relevées sur son front avaient beau chercher à prouver le contraire, John retrouvait quand même dans l'inexpressivité suffisante de ses traits la pharmacienne pète-sec à blouse médicale et brushing de la place des Résistants de Vatenville, à qui, manifestement, tous les honneurs et toutes les marques de luxe du monde ne parviendraient jamais à ôter l'air de quelqu'un qui n'est pas venu sur terre pour rigoler.

Derrière, leur fils traînait les pieds, tête baissée, produisant une moue boudeuse où l'on lisait à la fois une précoce conscience de classe et une grande solitude, ce qui le rendait antipathique et touchant à la fois.

L'un des deux types, peut-être l'attaché parlementaire d'Agostini, portait une chemisette déboutonnée sur deux crans avec la décontraction rigide de ces produits types des grandes écoles françaises, qui ne se sentent vraiment à l'aise qu'en costume. Quant au gars de la SOREDA, pensa John, dont les références en la matière restaient curieusement limitées au paysage politique des années 1990, il n'incarnait pas de prime abord, pas davantage en tout cas qu'Antoine Waechter, Brice Lalonde ou Dominique Voynet, un engagement écologique vigoureux et épanoui.

Émergeant de ce tableau décourageant, le sourire d'Agostini n'en parut que plus artificiel :

– Mais c'est ce bon vieux John !

Il existait donc dans ce pays des gens qui usaient de formules aussi improbables et éculées que *Mais c'est ce bon vieux Untel!*

Leur année 1966 de CM2 passée ensemble à l'école de garçons de Vatenville : c'est cela qui autorisait au maire une telle familiarité à l'égard de John. Une amitié provisoire jamais vraiment consommée, naissant et s'évaporant au rythme des vacances d'été de leur enfance, étés que les parents de John, retournés vivre à Paris dès 1968, avaient régulièrement continué à passer au village par la suite.

Le maire, qui s'était passé de faire les présentations, indiqua du menton le sac de toile tout ratastiné aux pieds de John :

– Ben dis donc, pas très miraculeuse, ta pêche ! T'as vu tout ce que j'ai ramassé, moi ?

À bout de bras, il tendit comme un trophée son propre sac aux trois quarts rempli. John, lui, se demandait, après *Bon vieux John* et *pêche miraculeuse*, de quelle prochaine expression toute faite Agostini s'emparerait sans vergogne.

– Ben oui, ironisa-t-il. Tu sais bien : les vieux gauchos à cheveux longs, ça ne sait que refaire le monde en fumant des joints et profiter bien pépères du système. Quand il s'agit de mettre la main à la

pâte en même temps que les autres, là, y'a plus personne.

Il savait bien que son agressivité traduisait une forme d'envie à l'égard d'Agostini. Il refusait d'admettre qu'un type aussi grossièrement m'astu-vu puisse avoir été officiellement investi d'un pouvoir auquel lui-même, tellement plus intellectuel, tellement plus distancié sur le monde, était soumis. Pour désamorcer cet accès d'amertume, il tenta, en même temps qu'un bref signe de tête qui tenait lieu de bonjour général, un grand sourire franc à l'adresse de l'épouse et des collaborateurs, du genre : « Il sait bien que je dis ça pour déconner. »

– *Vieux gaucho, vieux gaucho...* reprit Agostini qui ne se démontait pas, vieux gaucho qui peut tout de même se permettre une retraite anticipée confortable au bord de la mer grâce à l'héritage de papa...

Le mot provoqua un bref ricanement nasal chez l'attaché parlementaire. Le visage de John était devenu rouge écrevisse.

– O.K., t'as gagné.

Pris de court par la brusquerie de la répartie d'Agostini, John avait jugé qu'il n'avait plus que l'humilité à disposition pour s'assurer une sortie honorable. Tout en se demandant quelle était, dans cette remarque parfaitement assumée, la part à mettre sur le compte de l'avènement de Sarkozy première période, mettons entre mai et

octobre 2007. Du temps de ce fameux état de grâce où l'on a pu, en France, avouer sans complexe que l'on était de droite.

Mais, puisque tous les coups semblaient permis, il se ravisa et décida, toujours sur ce même mode tendu de fausse camaraderie, de charger à son tour :

– Au fait, c'est pour faire comme le grand patron, les lunettes et le t-shirt *LAPD*?

– Ah non! se réjouit Agostini en affermissant le ton, lui c'est *NYPD* (« *énouaaaaïpidi* »)! Faut bien se démarquer un peu, quand même!

L'expression de satisfaction qui s'était installée sur son visage indiquait que, depuis son arrivée sur la plage, il avait sans doute attendu que quelqu'un de suffisamment observateur lui fit la remarque, afin de lui permettre de servir sa réponse toute prête. Il laissa planer son effet pendant quelques secondes, puis, avec une fausse sollicitude, reprit la parole :

– Alors, comment ça va, les affaires? Il t'en reste beaucoup, des tableaux de ton père, ou ils sont tous vendus?

John émit un faible soupir. C'est fou ce que la pratique du pouvoir pouvait dispenser un homme du tact et de la patience les plus élémentaires à l'égard d'autrui. Entre les lignes de son arrogance, Agostini venait d'avouer les vraies raisons du détour qu'il avait fait pour venir le saluer : acquérir

une toile de son père. À son tour, donc, de prendre l'avantage :

– Pas tant que ça.

Le maire pencha la tête vers son attaché parlementaire et l'écologiste tout en désignant John du bras :

– Je vous présente John Bennett. Vous savez qui c'est ?

– Pas du tout, sourit exagérément l'assistant en révélant une mâchoire supérieure où, comme chez l'acteur Christian Clavier ou Ségolène Royal avant sa chirurgie orthodontique, le banc rectiligne des incisives était en retrait léger par rapport aux canines, ce qui lui donnait un air méchant.

– C'est le fils de Larry Bennett. Vous connaissez, Larry Bennett ?

– J'ai déjà entendu parler, se ferma l'assistant avec les sourcils de quelqu'un qui refusait d'admettre son ignorance.

– Ben, c'est *zeu* peintre de la région, dit Agostini doctement. Il a tout peint, ici : le nez de Jobourg, la mer, les falaises...

Il se tourna vers le type de la SOREDA :

– ...et même le chantier de l'usine, dans les années 60. C'est un peu Millet, mais en version Hopper, vous voyez ? Vous voyez qui c'est, Hopper, quand même ? Hein, Rostre ?

L'intéressé fit une grimace gênée qui ne répondait ni oui ni non, tandis que l'assistant, saisissant

là une occasion de se rattraper, souriait avec l'indulgence satisfaite de celui qui trouve la question trop facile.

– À Drouot, 80 euros le point sur ses marines, quand même! compléta Agostini en surveillant d'un œil en coin de la réaction de John. C'est sûr, ça a pas la finesse de Millet. Mais bon, faut dire qu'il était pas trop de la région, ton père, hein?

Il poussa un petit rire qui cherchait l'approbation de John.

– Et donc, continua-t-il en détachant précautionneusement ses mots, je me disais que s'il t'était resté un ou deux tableaux dont tu savais pas quoi faire et dont tu serais prêt à diviser la cote par deux ou trois pour un vieux copain, eh ben ce serait pas mal que tu me le fasses savoir. J'ai un mur à la maison qui demanderait pas mieux non plus. Et puis, à la mairie aussi, dans mon bureau, ça ferait de mal à personne...

Il s'interrompt, adressa un clin d'œil à John :

– Pour ça, par contre, la cote, t'es pas forcé-forcé de la diviser par deux. C'est aux frais de la princesse.

John détourna le regard et s'assombrit d'une grimace embarrassée.

– Alors là, Jean-Luc, chais pas, chais pas trop. C'est compliqué, ces questions. Faudra qu'on en reparle.

Comme John ne plaisantait pas, Agostini hésita une seconde puis se recomposa aussitôt son sourire de candidat pour changer de sujet :

– Alors, ça te plaît, la vie à la campagne ? Ça te manque pas trop, Paris ?

– J’adore, répondit John en adoptant un ton adéquat.

– Tu sais qu’en hiver, c’est pas pareil, hein ? Tu vas pas craquer ?

Agostini posait des questions, mais ses yeux n’étaient déjà plus dans la conversation.

– On verra. Jusque-là, tout va bien en tout cas.

– Tu vas avoir un peu de visite pour les vacances, quand même ?

Le maire ne laissa pas à John le temps de répondre :

– À propos, ta fille, comment elle va ?

Un sursaut inattendu d’intérêt avait ravivé son regard.

– Ça va, elle va bien, merci. Normalement, elle arrive vendredi, là.

Omega consultée à tout bout de champ, réajustements intempestifs des Dolce & Gabbana dans le sens du lissage des cheveux sur le crâne, soupirs secs et corps court trépignant en équilibre sur la pointe des pieds chaussés de mocassins André premier prix : l’assistant, l’épouse et le nommé Rostre ne cachaient plus leur impatience. Quant au gamin, le regard fixe, il ramassait des galets qu’il rejetait invariablement un peu plus loin d’un geste machinal et mou.

Achévé d'imprimer en mai 2009
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 2112
N° d'édition : 169 578
N° d'imprimeur : 05XXXX
Dépôt légal : août 2009

Imprimé en France